

Culture : notes de voyage d'un ambassadeur de la langue

Autor(en): **Dean, Martin R.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue suisse : la revue des Suisses de l'étranger**

Band (Jahr): **32 (2005)**

Heft 1

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-911966>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Notes de voyage d'un ambassadeur de la langue

MARTIN R. DEAN

EN AUTOMNE 2001, je fis une nouvelle fois mes bagages pour me rendre au Japon, à l'invitation de Pro Helvetia. Pendant d'interminables heures, je survolai l'immensité sibérienne, avec ses chaînes de collines dénudées et enneigées qui, au gré de la lumière changeante, se transformaient en dos d'animaux, en corps de dragons ou en créatures monstrueuses. Au-dessous de moi s'étendait un paysage que je ne pouvais qualifier que de «désolé». Des heures après mon arrivée à Tokyo-Narita, face aux centaines de passants pressés qui déferlaient dans la station de métro de Shibuya, un vertige m'obligea à m'accrocher à un pilier de béton. J'étais passé sans transition du vide sibérien à l'un des points du globe les plus densément peuplés.

Quels sentiments animent un écrivain venu de Suisse qui se retrouve dans un pays de l'Extrême-Orient comme le Japon ? Tout d'abord, un profond étonnement, qui ne cède que lentement la place à la compréhension. Les rues de Tokyo n'ont pas de nom et je ne cessais de me perdre. Incapable de déchiffrer l'écriture, j'étais perplexe face aux visages japonais qui me semblaient tout aussi impénétrables.

Mais, au cours des lectures, s'installa un rituel d'échanges qui se prolongea par des repas, d'autres rencontres et d'autres entretiens. Le Japon n'est pas un pays ouvert, mais plein de curiosité. En essayant de donner des renseignements sur moi, sur mes écrits et sur le pays où je vis, je remarquai que mon rapport à la Suisse se modifiait graduellement. Vue du Japon, la Suisse me paraissait plus ouverte, plus spontanée et plus réceptive à la vie. Je révélai mon grand amour des jardins japonais et dus en contrepartie donner des renseignements sur le rôle de la paysannerie qui cultive nos paysages: peut-être que les champs et les prés fleuris constituent nos jardins suisses les plus authentiques.

Un germaniste japonais ayant traduit des passages de mon livre «Monsieur Fume oder das Glück der Vergesslichkeit», j'assistai à une lecture faite par une étudiante et j'eus tout à coup la révélation de cette absence de pesanteur japonaise et de cet attrait pour un centre vide. Dans mon propre texte, qui m'était devenu étranger, je discernais la

stricte ordonnance des couleurs et des odeurs qui donne sa cohésion au cœur de cet empire insulaire. Ai-je ainsi mieux compris le Japon ? Les Japonais m'ont-ils compris ? Pendant toute la durée de ce voyage, j'ai dû me contenter de projections – moyens de compréhension et aides à la traduction qui n'excluent jamais les malentendus et qui, de ce fait même, ne rendent pas un mauvais service à l'écrivain.

Mon imagination fut un peu moins mise à l'épreuve lors de ma tournée de lecture aux Etats-Unis. Ballotté dans un taxi jaune, je suivis la 5^e avenue avant de monter en ascenseur au 35^e étage d'un gratte-ciel pour y donner une interview radiophonique. La plupart des collaborateurs de cet émetteur étaient noirs. Après que j'eus lu un fragment de mon «Guayanaknoten», on me demanda si les nœuds étaient une forme d'art populaire suisse et si les Suisses étaient avant tout des collectionneurs de nœuds. Mes interlocuteurs s'intéressaient également aux deux volets de mon origine, le suisse et le caraïbe, mais le fait qu'un Suisse ait des ancêtres aux Caraïbes ne leur semblait pas mériter la moindre question, et c'est justement ainsi que, pendant un moment, ils m'ont mis en accord avec moi-même.

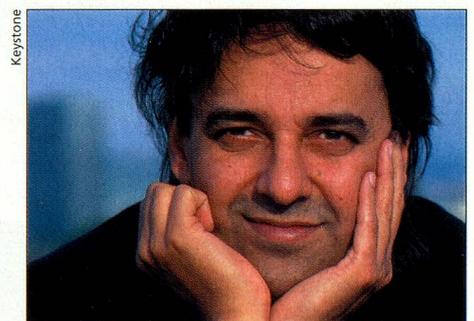
Par rapport à la musique et aux arts plastiques qui franchissent sans peine les frontières, la littérature, liée à la langue, semble avoir plus de mal à jouer un rôle d'ambassadrice. D'un autre côté, le messenger de la parole peut donner de son pays une image plus différenciée que l'artiste ou le musicien. De toute manière, un écrivain en tournée de lecture ne parle jamais simplement de son pays mais forcément aussi de ses rapports avec ce dernier. Il se trouve ainsi, bon gré mal gré, obligé de tenir un discours international et d'être au courant des clichés liés à son pays – le lait, le fromage, le chocolat et Heidi –, tout comme il doit mentionner ce qui lui est typique. Son regard de l'intérieur doit être en même temps un regard de l'extérieur, car celui qui se met en route mandaté par Pro Helvetia se trouve rapidement en contact avec des Suisses exilés, des germanistes japonais, des correspondants et des attachés culturels, c'est-à-dire avec une «communauté internationale» bigarrée qui n'admet ni l'exotisme de l'étranger ni la nostalgie de la patrie.

La découverte de cette ouverture peut être indirectement bénéfique à la littérature. Je suis en effet d'avis que la littérature de langue allemande, contrairement à la française ou à l'anglo-saxonne, souffre d'un isolement qu'elle s'est elle-même infligé et qui lui vaut dans le monde entier une réputation d'originale et de provinciale. Dans ses voyages, un ambassadeur de la langue peut corriger cette image en mettant en évidence la diversité, l'ouverture, voire le caractère exemplaire de cette littérature, par opposition aux traits nationaux.

Il est évident que celui qui voyage fait des expériences qui viennent enrichir ses livres, et j'espère, pour ma part, qu'une fois ou l'autre l'auteur pourra rendre la pareille – par exemple, lorsque ses livres sont traduits et de ce fait accessibles à un plus grand nombre de lecteurs ; car les livres sont des objets de contrebande qui peuvent se multiplier dans les têtes et y implanter le germe de la compréhension entre les peuples. C'est en Inde que j'ai rencontré la plus grande curiosité à l'égard de la littérature suisse. Plusieurs semaines après une tournée de lecture dans ce vaste pays, je reçus du courrier d'étudiantes et d'étudiants indiens qui me racontaient qu'ils avaient lu mon roman «Meine Väter» (en allemand !) et l'avaient compris ; ils joignaient à leur envoi des traductions en anglais d'auteurs indiens. C'est ainsi que débuta un troc qui se poursuit actuellement encore. La littérature suisse a trouvé des amis en Inde. Reste à espérer que lorsque la littérature indienne frappera à notre porte, elle recevra le même accueil.

Martin Dean est né en 1955 à Menziken (Argovie), de mère suisse et de père d'origine indienne, né à Trinidad. Ecrivain, journaliste et essayiste, il vit à Bâle. www.mrdean.ch

Traduit de l'allemand.



Martin R. Dean, ambassadeur de la langue